

## A NOS COMPATRIOTES DES ÉTATS-UNIS

Frères, vous revenez d'une terre lointaine  
Pour vous asseoir une heure au foyer des aïeux,  
Et revoir ce pays, qu'un jour d'amère peine,  
Il vous fallut quitter pour chercher d'autres cieux.

Le cœur rempli des voix du passé, l'âme pleine  
Des anciens souvenirs, vous revenez heureux  
Respirer de nouveau l'atmosphère sereine  
Du sol natal, rêver sous ses grands bois ombreux ;

Soyez les bienvenus ! Sur la terre chérie  
Que le ciel nous donnait pour commune patrie,  
Tous vos noms de chacun sont encore connus ;

Si nous avons longtemps pleuré sur votre absence,  
Nos cœurs sont aujourd'hui dans la réjouissance,  
Nos bras vous sont ouverts : soyez les bienvenus !

*Alfred Assolant*

## LAFONTAINE (FABULISTE ET POÈTE)

Que je voudrais avoir, en abordant ce sujet, la bonhomie, l'enjouement continuel de l'homme dont j'ai à vous parler présentement.

Car, comme l'a dit Tite-Live, s'il faut pour faire le digne éloge d'un homme être semblable à lui, c'est à dire avoir les mêmes vertus ou les mêmes qualités, alors je me reconnais indigne de pouvoir parler de ce grand personnage dont la gloire littéraire n'a pu être éclipsée dans le genre qu'il a traité, et dont le style en même temps ne craint pas les rudes coups de la plus sévère critique.

Cet homme, bien que dans un siècle où le génie reconnu recevait un dédommagement de ses travaux et de ses peines, comme Molière son ami, n'a pas joui des faveurs de la Cour.

Et pourquoi, me dira-t-on ? Quoi ! un si grand fabuliste et poète n'exerça aucune influence à la Cour ?

Oh ! vous le comprendrez : c'est que dans ces temps-là, comme aujourd'hui, il fallait des adulateurs ; et Lafontaine, — car c'est de lui que je veux parler — dans son âme naïve et toute enfantine, ne pouvait s'abaisser jusqu'à la flatterie.

Comme Lafontaine n'a traité pour ainsi dire qu'un seul genre dans lequel il a excellé — c'est-à-dire, l'apologue, — je le considérerai à la fois comme fabuliste et comme poète.

Dieu a fixé le temps, l'heure, le moment même où chacun doit entrer dans la carrière qu'il lui assigne.

Ayant donné à certains hommes le talent, le génie créateur, il fait que ces hommes privilégiés ignorent eux-mêmes les précieuses qualités déposées dans leur âme, et qui doivent éclore à l'heure marquée par la Providence.

C'est ce qui arriva pour Lafontaine.

Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, avaient couvé en lui de grandes facultés dont la nature l'avait doué ; il avait passé cette partie de sa vie, à dormir et à ne rien faire, comme il le disait lui-même, régime qu'il suivit jusqu'à la fin de sa carrière si l'on en juge par son épithète que voici :

Jean s'en alla comme il était venu,  
Mangeant son bien avec son revenu,  
Croyant trésor chose peu nécessaire.  
Quant à son temps, bien le sut dépenser :  
Deux parts en fit, dont il voulait passer  
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Mais un jour, à la lecture d'une ode de Malherbe, son esprit s'enflamma, et le feu qui dormait depuis longtemps fit bientôt jaillir des étincelles si vives, qu'on s'étonna de ce changement subit opéré dans son être.

Le jeune homme était poète... Nourri à la lecture des anciens, il ne voyait que très peu d'auteurs dans son pays capables de guider ses premiers pas.

Rabelais, Marot, par leurs écrits, éveillèrent en lui l'enjouement, la grâce et la naïveté qui font le charme de ses pièces.

Après s'être rendu familier avec ces auteurs, et

s'être enrichi de tous les trésors possibles, le voilà à l'œuvre.

Cela lui enlevait sans doute du temps pour dormir, lui qui ne faisait rien ; mais cette nature d'élite, sans se préoccuper de la gloire qui l'attendait, composait ses fables et ses contes comme pour chasser l'ennui et se délasser.

Lafontaine possédait au suprême degré l'art de raconter et de décrire, et comme le dit M. Walkenaër, son biographe :

Non seulement il a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est pas un conteur qui plaisante, c'est un témoin présent à l'action et qui veut vous y rendre présent vous-même.

Avant lui, la fable n'avait fait pour ainsi dire que sortir du chaos informe où elle était.

Esope, il est vrai, avait cette finesse, cette ingénuité de l'enfant, cette morale simple et nue qui conviennent si bien à ce genre d'écrit ; mais il lui manquait le souffle de la poésie.

Phèdre, venu après lui, y joignit l'agrément et le charme des vers.

Lafontaine vient ensuite. Par la beauté continue du style, le tour naïf et gracieux, la narration qui coule toujours de source, l'intérêt croissant de certaines pièces qui sont de vrais chefs-d'œuvre dramatiques, par l'ensemble des détails, le fond solide de l'ouvrage, il a éclipsé ses prédécesseurs, et mis une barrière infranchissable entre lui et ceux qui, à l'avenir, seraient tentés d'écrire dans ce genre.

Quelques-uns cependant l'ont approché, et justifient, jusqu'à un certain point, le mot prononcé par lui-même sur le *champ* de l'apologue, qui dit-il,

...Ne se peut tellement moissonner,  
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Hélas ! oui, ils glanent, mais dans un champ où une main plus habile a déjà cueilli avant eux les plus beaux épis de la moisson.

Ils glanent ! mais ce ne sont que quelques épis oubliés par la main du moissonneur, ou, pour mieux dire, des restes, qui cependant valent encore quelque considération.

Nommer la fable, dit La Harpe, c'est nommer Lafontaine. Le genre et l'auteur ne font plus qu'un.

Esope, Phèdre, Pilpay, Aviénus avaient fait des fables. Il vient et les prend toutes ; et ces fables ne sont plus celles d'Esope, de Phèdre, de Pilpay, d'Aviénus : ce sont les fables de Lafontaine.

Que dirai-je aussi de ses contes, admirables d'invention et de style, mais qui souffrent cependant une morale trop vague et trop flottante, parfois trop crue ?

Il me semble toutefois qu'on devrait être indulgent à son égard, car l'auteur dans la bonté naturelle de son cœur s'est égaré sur ce point sans le vouloir, et, vers la fin de sa vie, répara ses torts en corrigeant ses contes qui sont plutôt libres que licencieux.

Non, cet homme de qui l'on disait qu'il était plus bête que méchant, et que Dieu n'aurait jamais le courage de damner, ne pouvait faire des écrits répréhensibles à la morale comme quelques-uns le prétendent, qu'il y songeât ou qu'il y vit le moindre mal.

Car Lafontaine écrivait pour ainsi dire comme il marchait, sans s'occuper de rien. Il ne s'attendait pas, en composant ses fables ou ses contes, à devenir le fabuliste sans rival, le conteur naïf et original par excellence, le poète distingué entre tous, titres qui le placent au premier rang des plus grands hommes de lettres de France, voire même de l'univers.

Suivant Gerusez : "c'est la fleur de l'esprit gaulois avec un parfum d'antiquité."

En effet, aucun poète dans sa langue ne s'en est servi plus habilement que lui.

Il sait se plier à tous les tons et passer du... grave au doux, du plaisant au sévère, sans recherche ni affectation.

Nous en avons un exemple, dans ces vers :

Un bloc de marbre était si beau,  
Qu'un statuaire en fit l'empette ;  
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?  
Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

Il sera dieu ; même je veux  
Qu'il ait en sa main un tonnerre ;  
Tremblez, humains ; faites des vœux ;  
Voici le maître de la terre.

¶ Tout chez le poète est naturel, gracieux et naïf. Il a su montrer aussi que l'harmonie est la langue du poète.

■ Et qui mieux que le grand fabuliste a employé cette belle qualité, je pourrais dire indispensable de la poésie ?...

Quel pinceau plus habile a pu peindre la nature dans toute sa beauté ?...

■ Il fallait un Lafontaine.

C'est de lui que l'on peut dire : qu'il peint avec la parole. On ne le lit pas, on le goûte ; on s'indigne avec lui, on soupire à ses chants de tendresse et d'amour qui sont comme un écho des soupirs de Tibulle, des chants plaintifs d'Ovide dans son exil du Pont.

Oui, jamais homme n'a manié la langue avec plus de hardiesse, de souplesse, de finesse et de goût.

En imitant les autres il s'est rendu inimitable ; et certes, on ne le peut traduire en aucune langue parce qu'il s'en est fait une qui lui est propre.

Nous n'avons qu'à lire quelques-unes de ses fables, et nous ne pourrions nous empêcher de nous dire en nous-mêmes, ou mieux encore, à haute voix avec Mme de Sévigné, qui, après avoir lu une fable du bonhomme, s'écriait ravie : "Cela est peint !"

Et dire que sur près de trois cents fables, fort peu sont médiocres, et plus de deux cent cinquante sont des chefs-d'œuvre, suivant l'opinion de la plupart des critiques.

Vous me permettrez sans doute d'en parler quelque peu ; je pense que vous me saurez gré d'avoir éveillé dans votre mémoire des fables, que la plupart d'entre vous avez sues par cœur et que vous vous rappelez peut-être encore.

Quoi de plus admirable que les fables des *Animaux malades de la peste* ; du *Chêne et du roseau* ; du *Rat retiré du monde* ; de *l'Alouette et ses petits* ; du *Chat et du vieux rat* ?

Ce sont autant de drames complets où les scènes sont parfaites par le dialogue et le caractère de chaque personnage. Le temps, l'action, le lieu, tout y est observé.

Pour moi, néanmoins, la fable qui me frappe le plus quand je lis Lafontaine, est celle des *Deux pigeons*.

On voit que le grand fabuliste possédait à un haut degré cette sensibilité douce et exquise qui donne à ses écrits, toujours sans dessein, jamais sans effet, un attrait irrésistible.

Que de sentiments répandus partout !

Avec quel épanchement de cœur et même effusion de larmes il nous parle des douceurs de la solitude et de celles de l'amitié ! C'est l'écho d'une âme remplie de tendresse et d'affection.

La fable des *Deux pigeons* nous en donne un exemple, et s'il n'y avait tant de chefs-d'œuvre qui balancent notre choix, nous serions tentés de donner la palme à cette dernière.

Oui, qu'elle est belle, cette fable ! qu'elle est touchante ! quel couple aimable que ces deux pigeons ! Comme ils s'aiment ! comme leurs adieux respirent la tendresse la plus vive, la plus naturelle !

Il part, l'amoureux ramier ; on le suit dans son voyage périlleux, et l'on sent courir en soi comme un frisson de crainte à la pensée de sa mort peut-être, avant de revoir son compagnon qui pleure sur son funeste sort.

Mais voilà qu'il arrive blessé, à son cher colombier plongé dans le deuil par son absence, et la tristesse fait place à la joie, aux plaisirs.

Puis, revenant sur lui-même, le poète redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, avec les sentiments les plus tendres, les plus mélancoliques.

Enfin, j'en passe plus de cent autres qui, comme celle-là, mériteraient notre attention, car ce serait trop long que de les citer.

Bien que je sois, permettez-moi de le dire, un admirateur de Lafontaine, et certes je crois que nous le sommes tous, le sujet proposé par quelques amis